

Carlos Montemayor, *La Rébellion indigène du Mexique. Violence, autonomie et humanisme*, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2001. 190 pages

Martin Hébert

Volume 33, numéro 3, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082433ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082433ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, M. (2003). Compte rendu de [Carlos Montemayor, *La Rébellion indigène du Mexique. Violence, autonomie et humanisme*, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2001. 190 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 33(3), 109–110. <https://doi.org/10.7202/1082433ar>

Quant à la présence d'« abnakis montagnais » dans la région de Métabetchouan en 1677, qu'elle soit associée au phénomène du métissage ou tout simplement à des individus vivant parmi les Montagnais, elle démontre selon nous l'existence de relations entre ces deux nations et de contacts répétés depuis au moins la décennie 1640. Aussi, lorsqu'il est question de la « présence d'individus de diverses nations » [à Chicoutimi en 1678], dont des Abénaquis, il faut comprendre que ce ne sont pas tous les membres de la nation abénaquise qui déménagent dans cette région pour remplacer les Montagnais qui seraient disparus! L'accueil d'individus en provenance d'autres groupes, la mobilité et les mariages mixtes étaient pratique courante parmi les autochtones dans le cadre des alliances entre nations, cela n'impliquait pas la disparition du groupe hôte. Des Montagnais ont aussi vécu parmi les Abénaquis. Les groupes autochtones, comme d'autres, ne vivaient pas en vase clos (Mailhot 1986).

Il faut admettre qu'il nous aurait fallu mieux appuyer la question de la baisse démographique touchant la population montagnaise au XVII^e siècle. Mais d'aucune façon nous ne faisons de lien entre cette baisse démographique et une quelconque disparition des Montagnais. Ce seul aspect ne devrait-il pas faire l'objet d'une étude critique, nuancée, des données disponibles en tenant compte notamment de la mobilité des groupes comme source d'explication possible des baisses démographiques notées par les chroniqueurs. En outre, notre texte démontre que les Montagnais sont toujours bien présents au Saguenay-Lac-Saint-Jean puisqu'ils se plaignent de la présence abénaquise sur leurs terres. En 1706, Guillaume Chische, Joseph Marachiatik et François Scachy, « tous trois montagnais de nation » témoignent de la chasse effectuée par des Abénaquis sur les terres du Lac-Saint-Jean (C11A 1706, 25 : 33v).

Si nous n'avons pas abordé la question de la présence abénaquise sur la rive nord entre 1678 et 1705, c'est que les sources restent muettes pour cette période. Ce silence coïncide avec la migration d'un grand nombre d'Abénaquis qui s'installent à Sillery, puis aux chutes de la Chaudière, enfin, sur les rivières Saint-François et Bécancour. L'absence de données ne signifie pas pour autant que les Abénaquis n'exercent pas d'activités sur les terres de chasse de la rive

nord. En ce qui concerne l'absence des Montagnais à la Grande Paix, elle n'est pas exceptionnelle puisque les Algonquins de Trois-Rivières et les Hurons de Lorette (ces derniers étaient présents lors des préliminaires en 1700) n'apparaissent pas davantage dans les documents concernant cet événement. À elle seule, cette problématique devrait faire l'objet d'une étude. Il est possible que les ententes faites entre ces nations pour le partage des terres de chasse au XVII^e siècle soit une piste intéressante pour expliquer ce fait. Rappelons que le territoire des Montagnais, qui correspond en grande partie à celui du Domaine du Roi¹, n'est pas inclus dans la mise en commun des terres de chasse en 1701.

Cette première tentative de suivre les Abénaquis sur la rive nord a soulevé de nombreuses interrogations et ouvert plusieurs pistes à explorer, toutefois les questions posées ont bénéficié d'éléments de réponse ou, tout au moins, d'hypothèses. Nous invitons le lecteur à une relecture du texte afin d'y retrouver certains éléments de réponse aux questions qu'il a soulevées dans son commentaire.

Sylvie Savoie et Jean Tanguay

Note

1. En ce qui concerne la carte du Domaine du Roi, nous admettons que nous aurions pu trouver mieux, toutefois, cette carte ne servait qu'à illustrer ce territoire pour le lecteur. La représentation de la Côte-Sud dans les limites du Domaine du Roi était loin d'être essentielle puisque nous nous attardions à la rive nord.

Documents cités

- ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC À QUÉBEC, Archives des colonies : MG1, série C11A, Correspondance générale, Canada.
- MAILHOT, José, 1986: « Territorial Mobility among the Montagnais-Naskapi of Labrador ». *Anthropologica* 18(1-2) : 93-107.

Comptes rendus



La Rébellion indigène du Mexique. Violence, autonomie et humanisme.

Carlos Montemayor. Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2001. 190 pages.

CETTE TRADUCTION ET MISE À JOUR de l'ouvrage publié par Carlos Montemayor en 1996 arrive à point pour les lecteurs francophones intéressés par les mouvements autochtones mexicains. Depuis l'irruption de l'EZLN (Armée zapatiste de libération nationale) sur la place publique en janvier 1994, l'attention portée à ce mouvement par les journalistes et chercheurs écrivant en Français a été considérable. Cet intérêt, doublé d'un approvisionnement régulier de traductions d'ouvrages publiés à l'origine en espagnol ou en anglais sur la crise vécue par cet état, a fait en sorte que le Chiapas, jusqu'alors pratiquement inconnu du public francophone, s'est taillé une place sur le rayonnement de nos librairies et bibliothèques universitaires. Mais si la plupart de ces ouvrages dépeignent, illustrent, analysent et condamnent la marginalité dans laquelle vivent les autochtones du Chiapas, bien peu parviennent à inscrire le mouvement zapatiste dans l'histoire nationale mexicaine de manière aussi claire que ne le fait Montemayor dans son livre.

L'auteur va droit au but : la flambée zapatiste qui s'est répandue au Chiapas n'est pas un événement isolé dans l'histoire récente du Mexique. En fait, selon l'analyse de Montemayor, il existerait une continuité indéniable unissant les divers mouvements guérilleros ayant pris les armes contre le gouvernement mexicain au cours des trente dernières années. Au cours de cette période, soutient l'auteur,

« ... le Mexique a vécu en état de guerre presque ininterrompu. » (p. 55) Pour Montemayor, d'ailleurs, la principale erreur du gouvernement mexicain au Chiapas fut de vouloir réduire le mouvement zapatiste à un phénomène local pouvant être résolu par des mesures palliatives locales.

Bien sûr, nous pouvons nous demander si Montemayor ne commet pas la faute inverse en nous dépeignant un Mexique en état de guerre civile continue depuis trente ans. Après tout, l'usage de la violence par des mouvements de contestation au Mexique est demeuré un phénomène sporadique au cours des trente dernières années et le nombre de groupes marginaux ayant tenté d'améliorer leur sort par les voies institutionnelles (aussi peu prometteuses soit-elles) dépasse de beaucoup le nombre de groupes armés actifs au cours de cette période. Ces considérations mises à part, nous ne pouvons que saluer l'effort de Montemayor, qui rappelle à ses lecteurs que l'émergence de l'EZLN est symptomatique de problèmes qui débordent les frontières du Chiapas.

Lun de ces problèmes est le racisme dont sont toujours victimes les populations autochtones du Mexique. Les passages où l'auteur traite de cette question sont particulièrement remarquables. Montemayor, qui ailleurs se veut chroniqueur et analyste, change de voix lorsqu'il aborde le sujet du racisme et choisit de s'adresser directement à ses compatriotes mexicains : « Notre destin ne peut être celui de la barbarie raciste [...] Le métissage fait partie de notre vie, c'est le chemin permettant de réaffirmer la liberté des peuples et des cultures formant le Mexique. Nous sommes tous concernés, c'est notre responsabilité collective. » (p. 53). L'intimité qui entoure ce passage dans l'édition originale, son ancrage profond dans l'idéal de la nation mexicaine, est certainement diluée par la traduction, mais le message demeure puissant.

Qu'en est-il des autres facteurs qui ont favorisé l'émergence de mouvements armés au Mexique? Comme dans un bon nombre de publications sur l'EZLN (incluant les documents produits par ce groupe lui-même), Montemayor accorde une grande importance aux diverses dimensions de la marginalité autochtone au Chiapas. L'exclusion politique, culturelle, sociale et économique est présentée dans cet ouvrage comme un puissant moteur du mécontentement autochtone. Nul doute que cette marginalité pèse

lourd sur les populations de la Selva Lacandona, mais il est important ici de remettre le livre de Montemayor dans le contexte des débats qui faisaient rage au Mexique lors de sa rédaction. Ici, le fait que ce livre ait été écrit en 1994-1995, c'est-à-dire au cœur de la tourmente, devient apparent et fait paraître certaines des positions de l'auteur quelque peu décalées par rapport aux cadres d'analyse que l'on peut retrouver dans des études plus approfondies publiées ultérieurement. À l'époque, Montemayor, aux prises avec la double tâche de l'analyse et de la polémique, devait réagir à une poignée d'ouvrages publiés par des critiques de droite, comme, par exemple, Luis Pazos (*¿Por qué Chiapas?* 1994), qui ont voulu réduire l'émergence du mouvement zapatiste à une entreprise de manipulation des populations autochtones par des curés « rouges » et par des citoyens métis nostalgiques des soulèvements centraméricains. Répondant à ces critiques, Montemayor, comme bon nombre d'auteurs écrivant à l'époque, juge nécessaire de souligner avec insistance les bases matérielles qui sous-tendent la contestation autochtone. Cette optique, qui offrait un important correctif à l'époque, semble aujourd'hui quelque peu réductrice. L'ancrage du mouvement zapatiste dans les communautés autochtones, de même que les conditions de marginalité qui affligent ces dernières, ont été pleinement attestées et ne sont guère plus matière à débat. Des analyses ultérieures, et plus nuancées, du mouvement zapatiste combinent aujourd'hui la considération de facteurs endogènes et exogènes aux communautés et traitent davantage de la complexe articulation des facteurs matériels et discursifs qui ont mené à l'émergence de l'EZLN. Il est à noter, d'ailleurs que ces analyses ont été proposées sans que la légitimité du mouvement n'en soit affectée pour autant.

Si certains aspects de l'ouvrage de Montemayor reflètent des débats qui ont fait rage et se sont graduellement estompés, d'autres, au contraire, sont d'une actualité frappante. Le premier chapitre est particulièrement important à cet égard. L'auteur y traite du mouvement zapatiste dans la perspective élargie d'une discussion sur le terrorisme. Dans un monde où plusieurs pays renforcent les outils légaux à leur disposition pour faire face au « terrorisme » avec force et intransigeance, tout en laissant la définition de ce concept large au point d'inclure diverses formes de dissidence jadis considérées légitimes, nous

pouvons, en effet, nous interroger sur l'avenir des mouvements autochtones. Pour Montemayor, la question se pose d'autant plus qu'il souligne, non seulement dans les pages de cet ouvrage mais également dans plusieurs autres livres (comme dans son important roman *Guerra en el paraíso*), une filiation étroite entre les mouvements pour la justice sociale et les mouvements armés au Mexique. Le « réveil autochtone », affirme l'auteur, a plusieurs dimensions au Mexique. Il est littéraire, politique et démocratique, certes, mais il est également militaire (p. 91).

Il est surprenant que cette position de Montemayor, amalgamant réveil politique, culturel et militaire autochtone, n'ait pas fait couler plus d'encre. Peut-être est-ce parce que l'étiquette de « mouvement armé » semble passablement réductrice pour parler de l'EZLN et que, depuis ses premiers dialogues avec le gouvernement, cette organisation semble avoir renoncé à l'usage des armes. L'histoire nous aurait donc montré que l'organisation militaire n'est ni une condition préalable, ni une condition de succès, ni peut-être même nécessairement liée aux autres formes de mobilisations sociales, culturelles et politiques que l'on observe dans le Mexique autochtone aujourd'hui.

En somme, même si l'ouvrage de Montemayor recoupe plusieurs autres livres sur le mouvement zapatiste dans sa description des antécédents du soulèvement, des personnages, des lieux et des événements qui ont marqué le conflit chiapanèque depuis 1994, l'auteur y apporte plusieurs contributions importantes. Le public francophone découvrira, à travers cette traduction, que le soulèvement zapatiste n'est qu'un épisode dans une complexe histoire de soulèvements et de répressions qui ont marqué le Mexique au cours des trente dernières années. L'auteur y met particulièrement à contribution son intime connaissance de l'histoire sociale et politique du Guerrero pour établir des parallèles révélateurs qui nous aident à mieux situer la crise du Chiapas dans le contexte de l'histoire de la contestation sociale au Mexique. Qu'il soit lu comme une introduction au mouvement zapatiste ou en dialogue avec la vaste littérature qui s'est produite sur le sujet, *La Rébellion indigène du Mexique* ne manquera pas de s'imposer comme un ouvrage stimulant.

Martin Hébert
Département d'anthropologie
Université Laval